

Gustave de Beaumont, *Marie ou l'esclavage aux États-Unis*

Paris, Aux Forges de Vulcain, 2014, 339 pages, 20 €.

Mustapha Harzoune



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2966>

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2014

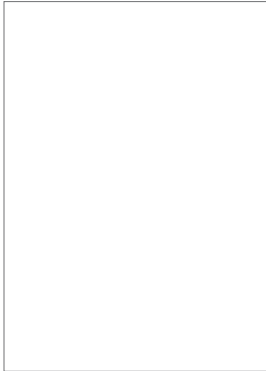
Pagination : 207

ISBN : 978-2-919040-28-5

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Gustave de Beaumont, *Marie ou l'esclavage aux États-Unis* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1307 | 2014, mis en ligne le 16 janvier 2015, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2966>



Gustave de Beaumont
Marie ou l'esclavage aux États-Unis

Paris, Aux Forges de Vulcain, 2014, 339 pages, 20 euros.

1835. *“D’après la loi, le nègre est en tous points l’égal du Blanc ; (...) mais,*

en fait, l’exercice de tous ces droits lui est refusé, et c’est à peine s’il peut saisir une position sociale supérieure à la domesticité.”

2014. Après l’assassinat du jeune Michael Brown, une manifestante déclarait en substance : les États-Unis ont peut-être un Président noir, pour autant, le racisme et les mentalités qui vont avec n’ont pas disparu.

Entre la citation tirée du livre très original par sa forme de Gustave de Beaumont et les émeutes de Ferguson (Missouri), il y a cent soixante-dix-neuf ans. *Marie ou l’esclavage aux États-Unis* est publié en 1835, suite au séjour de l’auteur en Amérique en 1831-1832 en compagnie d’Alexis de Tocqueville.

Au premier revient le tableau des mœurs américaines, au second, celui des institutions, *De la démocratie en Amérique*, bible des libéraux.

Un livre original par sa forme d’abord. Beaumont mélange à une fiction un appareil de notes et de statistiques digne du plus strict essai de sociologie, auquel il ajoute trois appendices portant sur l’esclavage, la religion et la condition indienne. Le roman narre, dans un style et avec des émois d’un autre siècle, les

péripéties de Ludovic, jeune Français débarqué en terre américaine. Ludovic tombe amoureux de Marie, fille d’un sévère presbytérien, Daniel Nelson, et la sœur d’un révolté, Georges ; et pour cause. Marie, comme son frère, est blanche et pourtant noire. Une goutte de sang (l’hypodescendance ou le *“one drop rule”*) suffit à la renvoyer à sa condition de Noire, ci-devant esclave. L’esclavage peut être condamné, aboli même, comme dans les États du Nord, les préjugés persistent et règlent l’organisation de la société. Pour qu’il puisse épouser sa fille, Nelson exige de Ludovic qu’il fasse un voyage d’initiation à travers le pays, histoire qu’il sache ce qui l’attend s’il persiste dans son désir. Tel est le prétexte ou le procédé littéraire choisi par l’auteur pour faire découvrir cette société américaine aux lecteurs français.

Et c’est ici l’autre particularité de ce livre : sa force d’observation se double d’une dimension prophétique. Ce texte écrit au cours de la première moitié du XIX^e siècle conserve une sacrée dose de pertinence pour appréhender la société américaine, son matérialisme, ses mœurs et son substrat religieux, le statut des minorités et la question raciale. Beaumont pointe *“le paradoxe américain”*, comme l’écrit en postface l’universitaire Laurence Cossu-Beaumont, *“celui de la liberté sacrée dans les textes fondateurs et bafouée dans la réalité des pratiques sociales”*.

L’étude de Beaumont reste d’une impressionnante lucidité sur *“l’obstacle éternel au mélange des races”*, cette *“grande plaie de la société américaine”*.

Mustapha Harzoune

LIVRES



Mehdi Lallaoui Les Poilus d'ailleurs

Paris, Au nom de la mémoire, 2014, 139 pages.

Les Poilus d'ailleurs, le livre et l'exposition, rendent hommage aux soldats de l'empire colonial, mobilisés, recrutés, de force souvent, mais devenus les "laissés-

pour-compte de la nation".

L'initiative est d'importance. Tout d'abord, parce que l'association Au nom de la mémoire ne cultive pas la passion de la victimisation et de la repentance. Le devoir de mémoire, si devoir il y a, "n'est pas d'alimenter les guerres de mémoires", dit Mehdi Lallaoui, le président de l'association, mais de "construire une histoire commune".

Les Poilus d'ailleurs rappellent l'origine des soldats et ouvriers coloniaux venus défendre ce que l'on nommait alors "la mère patrie". Ici est rappelé, en autant de chapitres, l'histoire des tirailleurs davantage africains qu'uniquement sénégalais, des Algériens, des Marocains et autres Tunisiens, des Indochinois, des Somalis, des Malgaches et des travailleurs chinois. Sans omettre les Réunionnais, les Antillais, les Guyanais, les Kanaks et les Tahitiens qui furent aussi mobilisés.

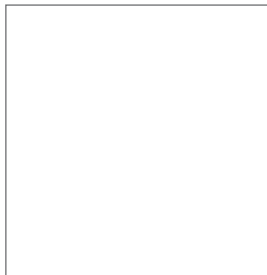
En tout, près de 700 000 Noirs, Jaunes, basanés et autres métèques, plus les "non-coloniaux" : juifs, Arméniens, Portugais, Espagnols ou Italiens... participèrent aux combats. Au texte se mêlent photos, témoignages, extraits de cor-

respondance, citations (de Senghor, de Confiant, du général Charles Mangin, créateur de la Force noire) et, en fin d'ouvrage, le portrait de cinq de ces "Poilus d'ailleurs".

Mehdi Lallaoui rappelle les conditions des recrutements forcés et les révoltes et le Marseille plaque tournante de cette mobilisation. Il exhume de l'amnésie collective ce "camp de la misère", sis au Courneau en Gironde, où quelque 27 000 tirailleurs furent parqués : un millier y moururent quand d'autres furent transformés en cobayes pour des expérimentations médicales ! Ici s'ouvre une page sombre de l'histoire nationale. Celui de l'ingratitude. De l'oubli. "Le retour au pays" marque le temps de la "désillusion" pour ces combattants renvoyés du jour au lendemain à leur statut d'indigène, de citoyen de deuxième zone.

On peut regretter l'absence d'un chapitre sur les transformations des imaginaires nées de l'irruption de cet ailleurs dans l'intérieur hexagonal. Mais le rappel des vexations infligées aux soldats démobilisés et à leur famille titille déjà le vivre ensemble. Il devient alors symbolique que la ville de Fréjus, qui fut un temps "noire" de 45 000 soldats (en 1918) répartis dans 16 camps, soit aujourd'hui dirigée par quelques spécimens de ceux qui ne cessent de glorifier le passé, la terre et le sang. Pourtant, ce sont souvent les mêmes qui affligent leurs concitoyens d'une mémoire à géométrie variable, d'une idéologie de l'entre-soi hier racial, aujourd'hui culturel.

M. H.



Damien Roudeau
Villiers Rebelle.
[Carnet
de rencontres]
à la Cerisaie

Antony, La Boîte
à bulles, 2014,
22 euros

Villiers Rebelle est un reportage tout en dessins réalisé à la Cerisaie, cité de Villiers-le-Bel, dans le cadre d'un projet de rénovation urbaine. La Cerisaie, c'est trois bâtiments sortis de terre en 1958, que l'on tente de réhabiliter depuis 2004 pour deux d'entre eux, le troisième ayant été détruit en 2013.

Ici vivent plusieurs centaines d'hommes et de femmes, plutôt jeunes, immigrés ou d'origine ; une population frappée par le chômage, comprimée dans des logements délabrés, coincée par une sédentarisation forcée. La relégation à dix-huit kilomètres de la Ville-Lumière.

Un quotidien agité d'émeutes comme autant de soubresauts de souffreteux qui refusent de mourir. Comme en novembre 2007, après la mort de deux adolescents à moto, percutés par une voiture de police. Ça a chauffé, et la Cerisaie en fut.

Damien Roudeau a passé trois ans in situ. Il y a animé des ateliers de dessin de 2010 à 2013, à raison de quelques jours par mois et de rares nuits à l'hôtel mitoyen, l'obscurité.

Le reportage mêle repères historiques et urbains, photos, citations de rappeurs et, bien sûr, dessins, croquis, fresques et autres portraits. Du dessin-journalisme de précision qui ajoute la tendresse du trait pour les hommes et les femmes

rencontrés. Acteurs du lieu et cornacs d'un jour rythment le récit. Il y a là, entre autres, Kevin Labrana de l'association Jump, dont le but est de permettre aux jeunes du quartier, "*de voir autre chose que les bâtiments*" ; Meryem Yettefti et Véronique Baessa, animatrices à la maison de quartier Allende ; Bafa et Kalala du duo Versatile, descendants d'une longue lignée de rappeurs sortis des Bleuets. Le rap, poésie du bitume, transporte ses valises de réalisme et sa charge de contestation. "*C'est nous, les rappeurs, les journalistes : on raconte les choses vues, vécues et entendues au sein de notre cité, de notre communauté qui souffre. (...) On raconte sans être des balances*", dit Tekila. Daniel Asif, propriétaire d'un F4, 55 ans et d'origine pakistanaise, a fait de son garage un salon de thé ouvert à tous. D'autres Pakistanais organisent des tournois de "*shooting volleyball*" et initient les plus jeunes au cricket...

Les planches du premier atelier de dessin où se retrouvent une dizaine de gamins reflètent l'énergie, la créativité aussi, de cette jeunesse. Plus solennels sont les dessins et portraits du second conseil de quartier où se jouent au quotidien, mais dans l'anonymat médiatique, les bricolages d'une démocratie participative. Et oui ! Ça bouge, invente, cherche, s'engage, s'organise... bien loin des antiennes sur ces "*territoires perdus de la République*", une population qui serait amorphe ou une jeunesse "*sans repères*", comme dirait monsieur Valls. Ici les combats sont nombreux, et difficiles. Sisyphe en abandonnerait son caillou. Mais pas ces hommes et ces femmes.

M. H.